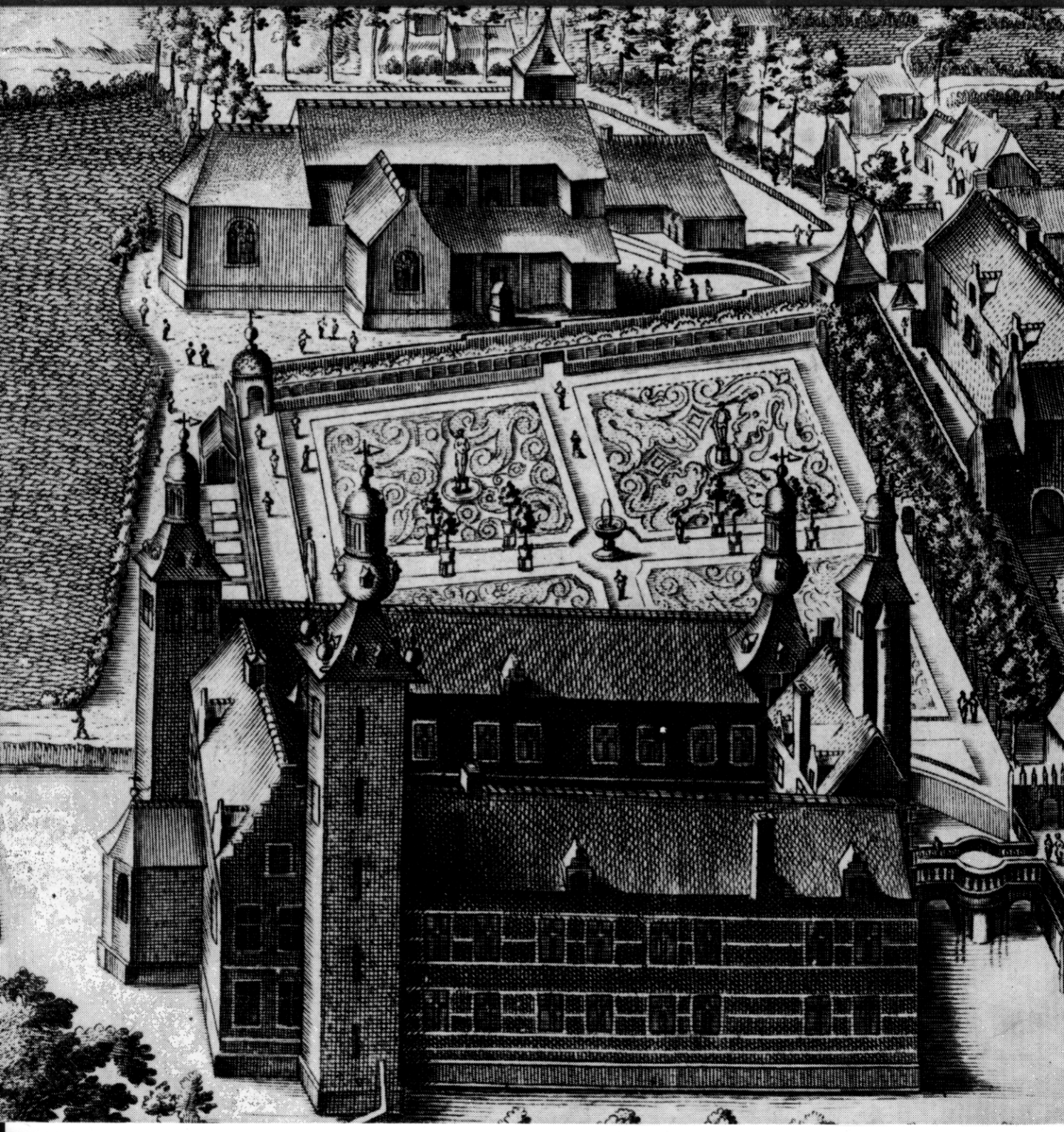
ENTRE SENNE ET SOIGNES

Trimestriel XXXV - 1980 12eme année



entre senne et soignes

Art — Histoire — Folklore — Tourisme

Revue trimestrielle publiée par la

SOCIETE D'HISTOIRE ET DE FOLKLORE D'ITTRE ET ENVIRONS

Alsemberg - Beersel - Bois-Seigneur-Isaac - Bornival - Braine-l'Alleud - Braine-le-Château
Braine-le-Comte - Clabecq - Ecaussinnes - Fauquez - Hal - Haut-Ittre - Ittre - Nivelles
Oisquercq - Ronquières - Tubize - Virginal - Waterloo - Wauthier-Braine.

Rédacteur en chef : Jean-Paul CAYPHAS
« La Brasserie »
rue Basse, 14, 1460 Ittre
Tél. 067/64.68.32

ORGANISATION MONDIALE DE LA PRESSE PERIODIQUE
MEMBRE

Comité de rédaction : Alphonse BOUSSE, Marquis Olivier de TRAZEGNIES d'ITTRE, Joseph DOUMONT, Georges GILMANT, Pierre HOUART, Edmond RUSTIN.

Présentation : Catherine CAYPHAS.

ABONNEMENTS : Pour 1969 : les nos 1 et 2 : épuisés
le no 3 : 50 frs; le no 4 : 50 frs

Pour 1970 à 1973, 1975 à 1977 : 120 frs (3 numéros)
Pour 1974 et 1979 : 150 frs
Pour 1978 : 200 frs

Pour 1980 (3 numéros) :
Abonnement Ordinaire : 150 frs
Abonnement de Soutien : 250 frs
Abonnement d'Honneur : 400 frs

à verser au C.C.P. 000-0935386-15 de M. Jean-Paul CAYPHAS, à 1460 Ittre.

La reproduction des textes et illustrations est interdite sans autorisation.

MEMBRES D'HONNEUR (première liste)

Monsieur et Madame Gustave BARBIER, Ittre.
Monsieur et Madame Robert BAVAY, Haut-Ittre.
Mademoiselle Lucienne BOMAL, Bruxelles.
Le Notaire et Madame Baudouin CASSART, Houdeng-Aimeries.
Monsieur et Madame Bernard CROSNIER, Liège.
Monsieur et Madame de BIVORT de la SAUDEE, Ittre.
Monsieur et Madame Philippe de BOUNAM de RYCKHOLT, Bruxelles
Mademoiselle Isabelle de GERADON, Ittre.
Le Docteur et Madame André DE LAEY, Anvers.
Monsieur Emile de LALIEUX, Nivelles.
Monsieur et Madame Victor DERNY, Virginal.
Monsieur Jean DETOURNAY, Nivelles.
Le Docteur et Madame Jules DRUET, Tubize.
Le Docteur et Madame Jean-Paul FIEVET, Bruxelles.
Monsieur et Madame Jean GILLIS, Bruxelles.
Monsieur et Madame Michel GOLDBERG, Tubize.
Monsieur Abel GREER, Bruxelles.
Monsieur et Madame Francis HANAPPE, Ittre.
Monsieur Hans HOHN, Oldenburg (République Fédérale d'Allemagne).

Madame Ernest HOSTEN, Anvers.
Monsieur Georges HUART, Virginal.
Monsieur Hector LACROIX, Virginal.
Monsieur Roger LATINIS, Clabecq.
Monsieur Jean PERAUX, Braine-l'Alleud.
Madame Léon SERVAYE, Bruxelles.
Monsieur et Madame Roger SWISSER, Bruxelles.
Monsieur Paul THIRY, Colfontaine.
Monsieur Jacques VAN HUFFEL, Bruxelles.
Monsieur et Madame Jacques VANVAREMBERGH, Ittre
Monsieur et Madame Jules WYAM, Braine-l'Alleud.

MEMBRES DE SOUTIEN (première liste)

Monsieur et Madame Marc ALEN, Braine-le-Château.
Monsieur Camille ANDRE, La Louvière.
Monsieur et Madame Henri BARBIER, Ittre.
Monsieur et Madame Pierre BAUDELET, Ittre.
Monsieur Léon BERTOUX, Ittre.
Monsieur Vincent BLOMMAERT, Bruxelles.
Madame Edouard BOGAERT, Ittre.
Madame Paul BOUDRY, Berchem.
Monsieur et Madame Lucien BRANCART, Fauquez-Virginal.
Monsieur Gérard BUYDENS, Marcinelle.
Monsieur et Madame André CAMBY, Tubize.
Mademoiselle Rina CAPORALI, Bruxelles.
Monsieur Louis CARLIER, Ittre.
Le Baron et la Baronne COPPENS d'EECKENBRUGGE, Ittre.
Monsieur Edouard CORNET, Rebecq-Rognon.
Monsieur Marcel CORTENBOSCH, Hal.
Madame Etienne DEBECKER, Bruxelles.
Monsieur et Madame Christian DE BRABANTER, Tubize.
Le Docteur et Madame Pierre DECAMPS, Braine-le-Comte.
Le Vicomte F. de JONGHE d'ARDOYE, Bruxelles.
Monsieur et Madame Claude DELALIEUX, Ittre.
Monsieur et Madame Raoul DELMOTTE, Virginal.
Mademoiselle Angèle DETOURNAY, Kain.
Monsieur et Madame Claude DETRY, Ittre.
Monsieur et Madame Michel DETRY, Virginal.
Monsieur Roger DEVLEMINCKX, Tubize.
Monsieur Valère DEVOS, Bruxelles.
Monsieur Maurice DOUILLET, Ittre.
Monsieur et Madame Joseph DOUMONT, Haut-Ittre.
Monsieur André DUBOIS, Rhode-Saint-Genèse.
Madame Andrée DUBRAY, Ronquières.
Monsieur Didier DUBRAY, Virginal.
Madame Roger FRAUD, Ittre.
Monsieur Victor GHYSELS, Ronquières.
Monsieur et Madame Jean-Marie GILLIS, Wezembeek-Oppem.
Monsieur et Madame Georges GILMANT, Braine-le-Comte.
Monsieur et Madame Arthur GODEAU, Tubize.
Monsieur et Madame Joseph HAMELLE, Ittre.
Mère Marie-Emilie HANOTEAU, Nivelles.
Monsieur Oscar HAUTENAUVE, Braine-le-Château.
Monsieur Marius HERMAN, Ittre.
Monsieur l'Abbé Ferdinand LALOIRE, Curé Emérite de Virginal, Mariembourg.
Monsieur et Madame Alphonso MARCHESINI-GRANDI, Bruxelles.
Madame Edgard MORIAME, Tubize.
Monsieur et Madame Robert PIERART, Ittre.
Monsieur André PIERLOT, Virton.
Monsieur Michel PILETTE, Virginal.

(suite en dernière page)

LES RELIGIEUSES DE L'ABBAYE D'AYWIERES EN EXIL

AYWIERES LA GLORIEUSE

L'ABBAYE d'Aywières connut au XVIIIe siècle une belle prospérité. L'abbesse Eléonore d'Harvengt, élue en 1758, avant-dernière abbesse d'Aywières, continue l'œuvre de restauration des églises et presbytères relevant de l'abbaye. A Aywières, la porte Sainte Lutgarde est restaurée, une nouvelle grange est bâtie à la ferme de l'abbaye et la prélature est construite en 1776.

Mais bientôt, après les craintes suscitées par les réformes de Joseph II supprimant les couvents et monastères, l'abbaye d'Aywières va disparaître de manière brutale.

Le 4 octobre 1796, le citoyen Andouillé, commissaire de la république française, notifie à l'abbesse Claire de Marbais la suppression de l'abbaye. Les bien conventuels, les fermes, moulins et terres (en tout 2050 ha) seront expropriés. Les religieuses recevront en échange des bons qui ne pourront toutefois être échangés que contre des biens nationaux situés en Belgique.

L'abbaye d'Aywières dessinée vers 1695 par H. van Wel.
(Copyright Bibliothèque Royale, Bruxelles, Cabinet des Estampes).





Cette porte de l'abbaye, reconstruite comme la porte Saint Benoît sous l'abbatiat de Placide Buisseret vers 1750, ouvrait directement sur l'enclos conventuel.
(Copyright A.C.L., Bruxelles).

Elles seront tenues de se présenter aux autorités municipales pour être recensées. Un inventaire mobilier et immobilier de l'abbaye et de ses dépendances sera dressé dès que possible. Les bons d'échange totaliseront 333.342 florins. Les religieuses, ne voulant pas disposer de biens temporels, les refuseront unanimement et demanderont : « *d'être maintenues dans leurs propriétés et institut religieux conformément au Droit de l'homme et de vivre et mourir dans l'état qu'elles ont choisi librement et volontairement* ». Quatre sœurs (dont une atteinte de folie) recevront néanmoins des bons.

Le 4 décembre 1796, deux mois à peine après l'arrivée du commissaire français, les 42 religieuses, dépouillées, sans ressources, quittent l'abbaye.

L'EXIL : GLABAIS, BOUSVAL ET FAUQUEZ

Les sœurs (28 dames dont l'abbesse et 14 converses) se scindent en deux groupes. Le premier rejoint le château de Jolimont à Glabais occupé par la famille de Turck, le deuxième le château de la Motte à Bousval. Quatre religieuses décèdent au château de la Motte dont la prieure Caroline Leclercq en 1797 et sont enterrées au cimetière de Bousval. Trois autres mourront au château de Rixensart et seront inhumées, les deux premières à Limal et la troisième à Genval.

En octobre 1804, elles se regroupent et réunissent leur communauté au château de Fauquez à Ittre. Elles sont à présent trente-cinq et sont accompagnées de leur directeur spirituel, Nicolas Berlaymont et d'Adrien Glavic, leur sous-directeur. Tous deux sont religieux de Cambron.

Le château de Fauquez est sous séquestre depuis 1761 et inoccupé depuis cette date. Ambroise-Joseph de Herzelles, le dernier marquis, est mort le 4 août 1759 et le procès de sa succession bat son plein. Il ne se terminera que le 18 décembre 1825 par le partage du domaine. Sa troisième épouse, Christine-Philippine de Trazegnies, s'est retirée au couvent des religieuses bénédictines de Namur après plusieurs séjours à Vienne et y est décédée le 5 septembre 1793.

Déjà, dans des circonstances pénibles, les cisterciennes d'Aywières s'étaient réfugiées à Fauquez. C'était en 1572 et 1578 lors de l'invasion des Huguenots. Une religieuse d'Aywières, Marguerite de Fauquez, boursière et deux fois candidate à l'abbatiat, est en effet la fille de Louis de Fauquez, seigneur du lieu, mort quelques années auparavant.

1819 : UNE DONATION CAPITALE

La vie s'écoule paisible à Fauquez. Adrien Glavic, le sous-directeur, décède le 11 octobre 1809. En 1819, c'est le directeur spirituel des religieuses, Nicolas Berlaymont, qui meurt le 1er juin. Il est remplacé par Dom Robert Genva.

La même année, après mûre réflexion, l'abbesse Claire de Marbais, fort âgée, et ses sœurs vont prendre les dernières résolutions importantes concernant leur communauté. Elles désirent manifester leur reconnaissance à la paroisse qui les a recueillies. Après autorisation du Saint-Siège, les religieuses d'Aywières font donation à la paroisse d'Ittre des reliques de sainte Lutgarde comprenant deux châsses, l'une en argent, l'autre en bois, des reliques de sainte Sybille de Gages et d'un trésor important. Outre la magnifique châsse de 1624 au poinçon liégeois, en argent repoussé et coulé, contenant la tête et une dent de sainte Lutgarde, les châsses en bois peint de 1643 contenant l'une un bras de sainte Lutgarde, l'autre les ossements de sainte Sybille de Gages, compagne de Lutgarde, le trésor comprend une pyxide du XIIIe siècle, un reliquaire gothique de la Sainte Croix du XVe siècle, un ostensoir soleil du XVIIIe siècle, une chasuble et une dalmatique en velours rouge du XVIe siècle et divers ornements. Une petite chaise Renaissance dite de sainte Lutgarde mais réalisée en fait pour l'abbesse Louise de Blaton, donatrice de la châsse en argent, rejoindra ultérieurement le trésor à la mort de la religieuse Célestine Baudson.

L'acte est signé le 9 décembre 1819 par l'abbesse Claire de Marbais, les 19 religieuses encore en vie, le directeur spirituel et le curé d'Ittre, l'abbé Tricot. Les sœurs se réservent toutefois la jouissance des diverses pièces pendant le temps où elles resteront ensemble.

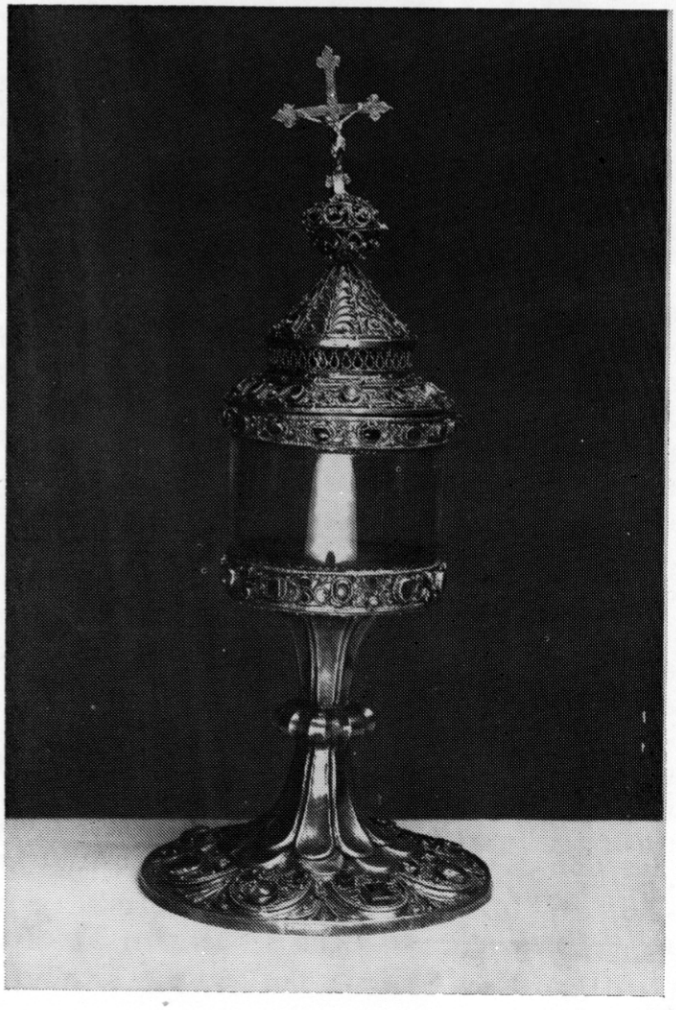
Quinze dames et sœurs sont décédées au château de Fauquez depuis 1804 et ont été enterrées au cimetière d'Ittre autour de l'église. Claire de

Marbais, dernière abbesse d'Aywières, meurt moins d'un an après la donation, à l'âge de 80 ans, après 37 ans d'abbatiat.

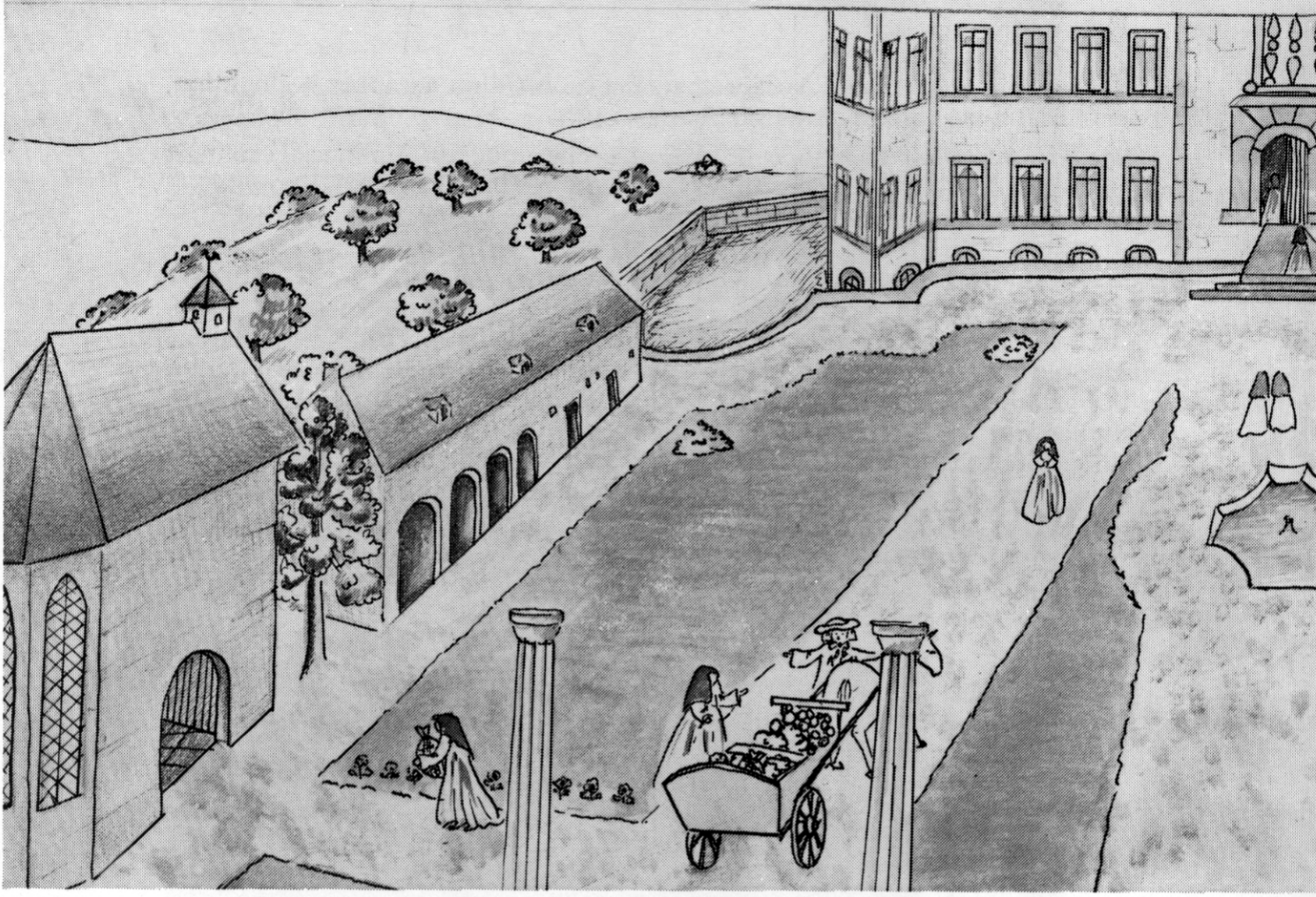
Le 22 mars 1824, le prince de Méan, archevêque de Malines, reconnaît l'authenticité des reliques de sainte Lutgarde et autorise leur exposition à la vénération des fidèles.

UNE MULTITUDE DE DONS ALIMENTAIRES

Les sœurs en exil continuent de vivre dans le respect de leurs règles monastiques, nous en parlerons plus loin. Elles ont assuré une destination aux importantes reliques dont elles sont dépositaires avec toutes les valeurs spirituelles qui s'y rattachent. Mais elles doivent aussi vivre au jour le jour et se nourrir. Elles sont sans grandes ressources depuis leur expulsion et le refus des bons de l'Etat français n'a pas amélioré les choses. Elles n'auront pourtant pas à regretter d'avoir fait primer le spirituel. Plusieurs personnes généreuses de Maransart, Bousval, Glabais, Lillois (plusieurs anciens fermiers de l'abbaye) et Ittre vont pourvoir à la subsistance des religieuses. Un



Une pyxide du XIIIe siècle, en argent doré, repoussé, filigrané et gravé, joyau du trésor des religieuses d'Aywières, fit partie avec les châsses de sainte Lutgarde et de sainte Sybille de Gages de la donation à la paroisse d'Ittre en 1819. Elle fut cédée à l'Etat en 1888 et est exposée aujourd'hui aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire à Bruxelles.
(Copyright A.C.L., Bruxelles).



Le château de Fauquez, encore marqué par la splendeur du dernier marquis de Herzelles, fut pendant 23 ans l'avant-dernière étape du cheminement des religieuses après l'exil d'Aywières. Le 4 mars 1805, le chariot de Philippe de Marbais leur apporte pommes de terre, pois, carottes, choux rouges, jambons et plusieurs caisses d'œufs.

(Dessin à la plume de Catherine Cayphas)

document rédigé au jour le jour par la sœur boursière nous renseigne sur la liste impressionnante des dons (1). D'une quarantaine de pages, il couvre une période de 24 années de 1797 à 1821, année où s'arrêtent les comptes. La fidélité de certains fermiers qui vinrent à Glabais, à Bousval et à Fauquez pendant 18 ans est émouvante. Dépouillons quelque peu cette liasse.

M. Rousseau, de Maransart, vient plusieurs fois au château de la Motte et à Glabais pour apporter des victuailles aux religieuses. Augustin Strins, le mayeur de Maransart, fait de même. A leur mort, leurs épouses continuent les dons, l'une à partir de 1803, l'autre à Fauquez à partir de 1808.

---

(1) Archives Générales du Royaume, Archives Ecclésiastiques du Brabant n° 30.488.

Un certain M. Pierret apporte chaque année quelques jours après le Nouvel-An 50 à 60 livres de viande de bœuf. La veuve Ronsin de Céroux donne surtout du stofé (fromage blanc). Du 30 mai à la fin octobre 1804, elle en apporte 21 fois. Le curé de Bousval, l'abbé Tison, offre parfois un dindon tandis que le baron de Wal livre régulièrement 12 carafons de vin. La sœur de la religieuse Elisabeth Incolle amène de 1805 à 1808 plusieurs fois du jambon. M. Chandelle, de Genappe, apporte pendant 15 ans des légumes : asperges, épinards, oignons, carottes, cornichons, choux rouges, scorcionnaires, endives, céleris, pois... Plusieurs fermiers viennent en aide aux sœurs. Certains, nous l'avons dit, sont leurs anciens censiers. D'autres non. Les censiers de Chanteleux, de la Neuve-Cour, de la Croix Maiette, la veuve Fievez, censière à « *Glabijoux* », apportent des sacs de carottes, des navets, des pommes de terre, des sacs de pommes « *de court pendu* », des paniers de cerises et plusieurs cochons de lait.

Philippe de Marbais, fermier à Lillois, est le plus grand donateur. Ses dons s'étendent de 1796 à 1821. Le 4 mars 1805, il transporte à Fauquez une rasière de pois, deux sacs de pommes de terre, un sac de carottes, des choux rouges, 222 œufs et une cruche de lait. En 1805, il vient 28 fois apporter par chariots entiers sa cargaison de denrées. Un arrivage de cette année comprend 14 sacs : 12 de légumes et 2 de pommes de terre. Le 15 mars 1806, il livre 353 œufs; les 14 juin et 10 août de la même année, un veau gras. Il varie les aliments et en mars et avril 1808 apporte du poisson : 4 tranches de cabillau, 8 carpes, des « *poissons blancs* » et 6 raies. Philippe de Marbais viendra quelque 330 fois au château de Fauquez approvisionner les religieuses d'Aywières. Il faut onze pages pour inscrire tous ses dons.

LES CENSIERS D'ITTRE

M. Flament, censier du château de Fauquez ravitaille les religieuses de 1805 à 1821. Chaque année en janvier, il tue un cochon pour ses 30 vénérables voisines. La ferme est en effet « castrale » au château. Ses bâtiments, en carré, en forment la cour. C'est alors une provision de boudins, saucisses, côtelettes, pieds et oreilles de cochon. Beaucoup de fruits aussi dans les victuailles. La sœur boursière tient méticuleusement ses comptes. On trouve le 27 juillet 1806 : 20 abricots et des cerises, le 29 du même mois : 22 abricots et 24 poires. Et régulièrement, des œufs, des fromages, des poulets, des stofés, des tartes, des navets, et toujours des fruits : pêches, poires, prunes, pommes, cerises, abricots.

Le censier du Pont à Fauquez (exploitation agricole située en contrebas du château, adossée au pont de la Sennette), M. Guilmot, apporte aux religieuses 5 fromages, aussitôt leur arrivée connue en octobre 1804. Il continuera également ses dons jusqu'en 1821. Régulièrement aussi, il tue un cochon pour les sœurs. Aux boudins et saucisses habituels, il ajoute « *un pan de lard* ». Beaucoup d'œufs et de fromages dans ses provisions. Ce fermier doit être chasseur car il remet fréquemment d'octobre à décembre, perdreaux, canards, lièvres et grives. Parfois « *Vingt grives* ». Aussi de nombreux sacs de pommes de terre et de navets. Et une abondance de choux fleurs.

M. Gailly, d'Ittre, offre épisodiquement des denrées aux religieuses. Il apporte tantôt des salades, des fèves, des « gauffles », tantôt des paniers d'oignons et de betteraves.

UN NOUVEAU DEPART ET UNE TRANSLATION SOLENNELLE

En 1825, nous l'avons dit, le majorat de Fauquez est enfin partagé après un procès de 64 ans. Un des héritiers, la duchesse de Lauraguais Brancas, reçoit le château dans son lot. Hélas, ce château n'est plus entretenu depuis des dizaines d'années et il est fort délabré. Les sœurs sont sans argent et la plupart sont fort âgées. Le renouvellement de la communauté n'est d'autre part plus assuré. Le résultat : elles ne peuvent ni ne veulent racheter un château dont le destin semble scellé. En 1827, il n'y a plus d'espoir. Louis Guilmot, qui est sans doute l'exploitant du Pont à Fauquez (ou tout au moins un parent), vient d'acheter le château à la duchesse de Lauraguais. Il va le démolir pour en récupérer les matériaux.

Les religieuses quittent alors Fauquez qui les a vues arriver il y a 23 ans pour aller occuper l'aile gauche du château d'Ittre que le marquis Charles-Maximilien de Trazegnies met à leur disposition. Le moment leur semble venu de remettre à la paroisse les reliques et le trésor cédés il y a quelque huit ans. Le transfert a lieu solennellement en procession le 2 juillet 1827. L'événement est mémorable. Il y a « *grande cérémonie et un clergé nombreux* », raconte l'abbé Tellier, un ecclésiastique de Waterloo qui est maître de cérémonie dans le cortège. Le transfert des reliques n'eut pas lieu de Fauquez à Ittre comme plusieurs auteurs l'ont cru mais bien du château d'Ittre à l'église. Les sœurs sont en effet à Ittre depuis quelques semaines. La premières religieuse d'Aywières décédée au château d'Ittre, Dame Eugénie Anciaux s'est éteinte le 12 juin 1827 à 7 heures du soir, soit 20 jours avant la translation des reliques.

En 1828, les religieuses offrent à la nouvelle église qui se construit à Virginal un grand bénitier en marbre pour servir de fonds baptismaux. Ce bénitier fut taillé en 1623 pour l'abbesse Louise de Blaton, donatrice de la châsse en argent de sainte Lutgarde.

Vingt-quatre religieuses sont mortes à Fauquez, 9 depuis la donation de 1819. C'est à onze qu'elles gagnent le château d'Ittre.

LA FIDELITE A LA REGLE MONASTIQUE

Les religieuses d'Aywières ont continué à Fauquez et à Ittre de vivre selon la règle cistercienne. Une pierre tombale, gravée immédiatement après le décès de Claire de Marbais pour elle-même, les directeur et sous-directeur spirituels et les religieuses nous apprend que tous « *sont venus à Fauquez finir pieusement leur vie dans l'exacte observance de leurs règles monastiques* ». Les sœurs croyaient alors pouvoir rester à Fauquez.

Un autre document apporte un nouveau témoignage de cette stricte observance. Le 17 août 1827, quelques mois après l'arrivée au château d'Ittre,



Une abbesse d'Aywières. Le tableau appartient à l'église de Couture-Saint-Germain. (Copyright A.C.L., Bruxelles).



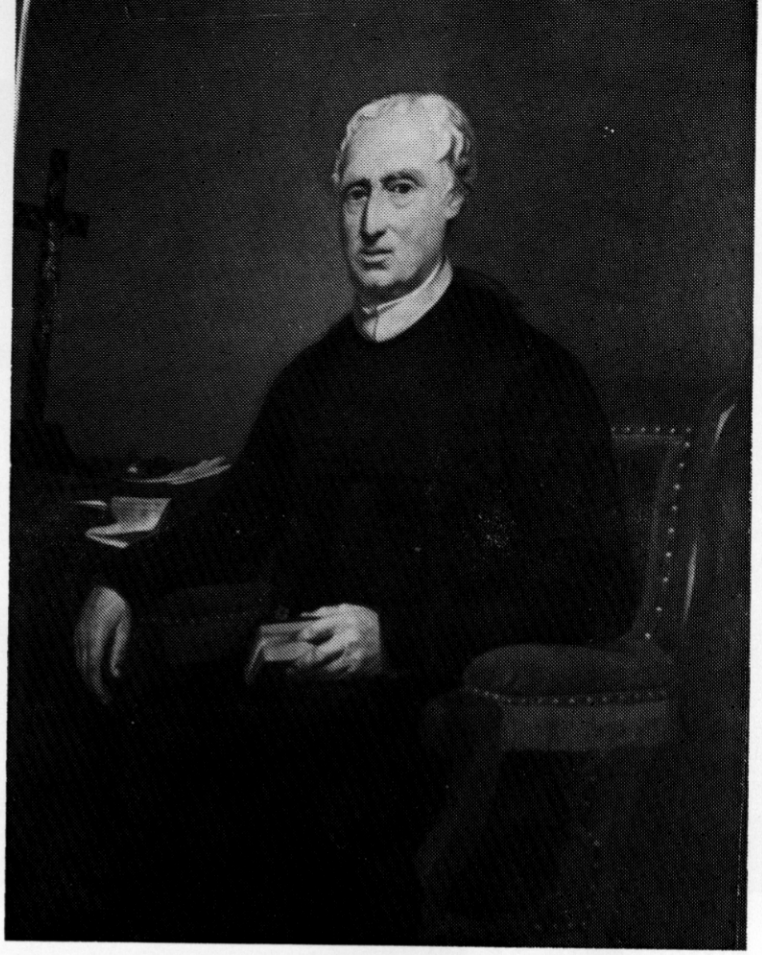
A l'emplacement d'un très ancien béguinage, le curé d'Ittre, l'abbé Tricot, construisit en 1832 une demeure pour les dernières religieuses d'Aywières.

l'archevêque de Malines, François Antoine, confirme la nomination par les religieuses d'une présidente, Dame Scholastique Brion. L'archevêque déclare qu'elles sont pratiquement les seules parmi les membres des anciens couvents et monastères à s'être rassemblées dans une même retraite et à y rester réunies, fidèles à leur institution. Il les exhorte à conserver cet esprit d'union et de charité. Il approuve particulièrement le fait de se choisir une présidente après le décès de leur dernière supérieure, comme étant un moyen de maintenir l'ordre et la paix dans l'institution. L'archevêque confirme encore la fonction de directeur spirituel exercée par le curé Tricot auprès des religieuses après le décès de Dom Robert Genva.

Il termine enfin, adressant un éloge bien mérité aux religieuses qui 30 ans après avoir quitté leur abbaye et après avoir gagné successivement 4 refuges, font toujours honneur à leur état spirituel : « *Ne doutant pas que vous ne cesserez jamais de vivre dans cette union parfaite qui vous est si nécessaire pour votre bien spirituel et que vous serez par là comme vous l'avez été jusqu'à présent, un sujet continuel d'édification pour les fidèles, nous vous donnons ici l'assurance de notre bienveillance et de notre protection* ».

A NOUVEAU UNE DEMEURE

Le curé Tricot, directeur spirituel des dernières religieuses d'Aywières, vient d'avoir une idée généreuse. Face au château d'Ittre, de l'autre côté du grand chemin qui mène à Haut-Ittre (actuellement la rue de la Montagne),



Le curé Tricot, dernier directeur spirituel des religieuses d'Aywières, peint vers 1850.

une propriété composée de deux maisons abrita jadis le béguinage d'Ittre. C'est ce site que le curé d'Ittre choisit pour bâtir une demeure pour les 9 religieuses d'Aywières encore en vie. Deux d'entre elles sont en effet décédées au château d'Ittre en 1827 et 1829. Deux sœurs ne verront pourtant pas la nouvelle construction quasi terminée. La première mourra le 12 mars 1832, la seconde, la présidente Scholastique Brion, le 15 août 1832, fête de Notre-Dame d'Ittre. C'est peu de temps après que les sept dernières sœurs étrennent le « *neuf bâtiment* ».

Plusieurs sœurs mourront dans leur famille, à Lambusart, Sombreffe et Loupoigne. La dernière religieuse de l'abbaye d'Aywières, Dame Robertine Dutremez, s'éteindra dans la maison d'Ittre le 29 septembre 1849.

Le couvent sera occupé peu après par des sœurs de l'Union du Sacré-Cœur de Jésus, de Hougarde, qui y créeront un pensionnat et une école primaire. En 1858, des sœurs de la Providence, de Champion, les remplaceront et enfin en 1903 les sœurs des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie qui y tiennent encore actuellement une école gardienne et primaire.

Jean-Paul CAYPHAS

Sources :
— Archives Générales du Royaume. Archives Ecclésiastiques du Brabant n° 28514, 28515, 28523 et 30488.
— Pelgrims Gustave, Histoire de la Commune d'Ittre, Bruxelles, 1952.
— Denuit Désiré, Blanches Dames d'Aywières, Bruxelles, 1976.

HISTOIRES DE VILLAGE A HAUT-ITTRE

ERNEST PEROCHON, lauréat du Prix Goncourt des années vingt, raconte dans un de ses romans : « Le Chemin de Plaine », les tristesses, les misères, les rancœurs d'un instituteur adjoint de village, un homme ardent et jeune aux prises avec la médiocrité de la vie et l'hostilité du milieu. Ce récit est agrémenté d'anecdotes savoureuses qui en rappellent de semblables à moi-même, soit qu'elles me furent contées ou que je fus témoin des faits. La morale qui en découle est souvent celle de nos vieux fabliers, elle est toujours de saison.

Nous pourrions intituler notre première histoire « Le singe qui montre la lanterne magique », une fable de Florian où les animaux rassemblés par le singe pour regarder à tour de rôle des images se dirent émerveillés par ce qu'ils avaient vu. Or, ils n'avaient rien vu du tout, le singe ayant oublié d'éclairer la lanterne.

EN SEPTEMBRE 1914...

La scène se passe quelques semaines après l'arrivée des Allemands dans le pays. Tous les soirs, il y avait au pied du mur de la cour de l'école un rassemblement des voisins qui racontaient les événements du jour. Il se trouvait parmi eux l'instituteur, Monsieur Van Houche, un farceur de la pire espèce, mais d'une autorité sans pareille.

Une fois, prenant un air attentif, il prétendit entendre des musiques militaires dans le lointain vers Ittre et Virginal. Sans aucun doute, disait-il, ce sont celles de nos alliés. « Couchez-vous », commanda-t-il à son entourage, « collez votre oreille au sol et vous allez percevoir ce bruit de fanfare ». Tous les badauds obéirent et déclarèrent en se relevant qu'en effet, ils avaient entendu quelque chose.

LE MARMOT ET LE BOURGMESTRE

Nous pourrions mettre cette anecdote en parallèle avec une fable de La Fontaine : « Le gland et la citrouille ».

En haut, le degré supérieur (5e et 6e primaires) de l'école Sainte Marie avec Sœur Marie-Alphonse en 1919. Au bas de la photographie, quelques élèves de la classe des petits tiennent les portraits du Roi Albert et de la Reine Elisabeth. Ci-contre, la classe de l'école communale avec M. Van Houche en 1919. →


Ecole Ste Marie


Haut. Titre

Dans un petit village voisin, enseignait un de mes amis, frais émoulu de l'école normale, Monsieur X.

Comme cela arrivait souvent autrefois, le jeune pédagogue n'était pas précisément en odeur de sainteté auprès des édiles communaux dont le bourgmestre.

Ce magistrat, usant de ses prérogatives, se rendait très souvent dans la classe de Monsieur X et questionnait les élèves.

Un jour, voyant les plus petits de la classe tracer des jambages plein leur ardoise, il demande au maître à quoi pouvait bien servir ce fastidieux tracé de bâtonnets qu'il imposait aux enfants.

L'instituteur s'adressant alors à l'un de ces petits :

« Dites à Monsieur le Bourgmestre pourquoi vous faites des jambages. »

Et le marmot, se levant de son pupitre, lança au bourgmestre cette phrase lapidaire :

« *Pou aprinde à scrire, mayeûr !* »

La réflexion du fabuliste pourrait très bien terminer ce récit :

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au Conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eut été mieux...

VISITE MEDICALE DE L'ECOLE

La visite mensuelle est plutôt une visite de routine : le médecin s'enquiert de l'état de santé général de la population scolaire. Sur la réponse souvent affirmative de l'instituteur, il prend quelques notes et se retire après une courte partie de langue.

Mais la visite annuelle est plus importante.

Elle se passe dans le fond de la classe, derrière un immense panneau faisant normalement partie du mobilier électoral, un panneau de grosse toile de lin fort empesée, tapissée d'affiches rappelant aux électeurs leurs droits et leurs devoirs.

Comme appareils sanitaires, une bascule au dixième prêtée par nous pour l'enseignement des poids et des mesures et qui, aujourd'hui, a été amenée derrière l'écran, à pied d'œuvre, ainsi qu'une toise monumentale, la toise des conscrits, datant de l'époque du tirage au sort.

Cette toise, à demeure au fond de la salle de classe, était affublée d'un énorme curseur en bois de la forme d'un bec de canard.

C'était toujours avec une certaine crainte que les enfants lorgnaient ce curseur qui s'abattait sans ménagement sur leur crâne le jour de la visite médicale.

La séance commençait par l'examen de la gorge. « Ouvrez la bouche », ordonnait le médecin en saisissant le menton du gamin de la main gauche, tandis que de la droite, il extrayait de la petite poche supérieure de son veston, un gros crayon bicolore avec lequel il abaissait la langue et examinait soigneusement la gorge, ce qui faisait pousser au petit patient un râle affreux.

Les élèves passaient par deux derrière l'écran; l'un se déshabillant pendant l'examen de l'autre.

Mais il se fit qu'un jour, un élève non encore remis de ses émotions,



La façade de Marie d'Madame décorée pour les fêtes et le cortège du Centenaire de l'Indépendance.

se trompa, enfila par mégarde le pantalon contraire et retourna tranquillement à sa place.

L'autre qui était malheureusement un enfant de mauvais poil, surnommé « *Tchi qui buque* » (chien hargneux), se rendant compte de la méprise, ne prit pas la chose en riant et s'élançant dans la salle, pan volant et poing levé, menaça son condisciple en disant :

« *Voleûr, vos avez pri èm' marone.* »

Notre intervention mit fin à l'incartade et tout rentra dans l'ordre.

UNE BOUTIQUIERE ORIGINALE

Elle s'appelait Méline Jauco et tenait boutique d'épicerie derrière l'église. Un éternel sauret pendant à sa fenêtre signalait aux passants que Méline vendait aussi ce genre de poissons.

La brave femme vendait cinq centimes pièce le sauret qui lui en avait coûté huit. Il va sans dire que son commerce de poissons marchait à merveille.

Un voisin lui demanda un jour comment elle pouvait vendre le sauret cinq centimes, alors qu'en général, on le vendait dix centimes.

« *Bi 'm fi* », répondit Méline, « *c'est tel'mint què dj'in vind* » (tant j'en vends).

Méline ne perdait pas sur la vente de tous ses articles : à sa mort, les héritiers découvrirent une petite fortune au fond de son grand bas.

LE PETIT NOUVEAU

Sa mère l'a amené à l'école ce matin de rentrée. Il est bien propret et porte un grand cartable tout neuf.

Après avoir fait moult recommandations à l'instituteur, elle est partie, le cœur gros.

A la sortie des classes, elle est là : interminables embrassements, retouches à l'accoutrement et la grande question :

« — Qu'avez-vous fait à l'école ?

— *Ni grand-choûze, on a ravisé lès autes* (regarder).

— Et qu'est-ce qu'on a dit ?

— *El priyère.*

— Quelle prière ?

— *Djè n'ai ni branmin compri; on a dit dès arègnes* (araignées) *et dès cèques et des cèques* (cerceaux). »

La phrase originale étant :

« Vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. »

LE CORTEGE HISTORIQUE DE 1930

En cette année qui marqua le centenaire de notre indépendance nationale, les communes avaient été invitées à organiser avec le concours du personnel enseignant, un cortège à la fois historique et folklorique. Le cortège de Haut-Ittre, qui eut lieu le dimanche avant la kermesse, fut une réussite.

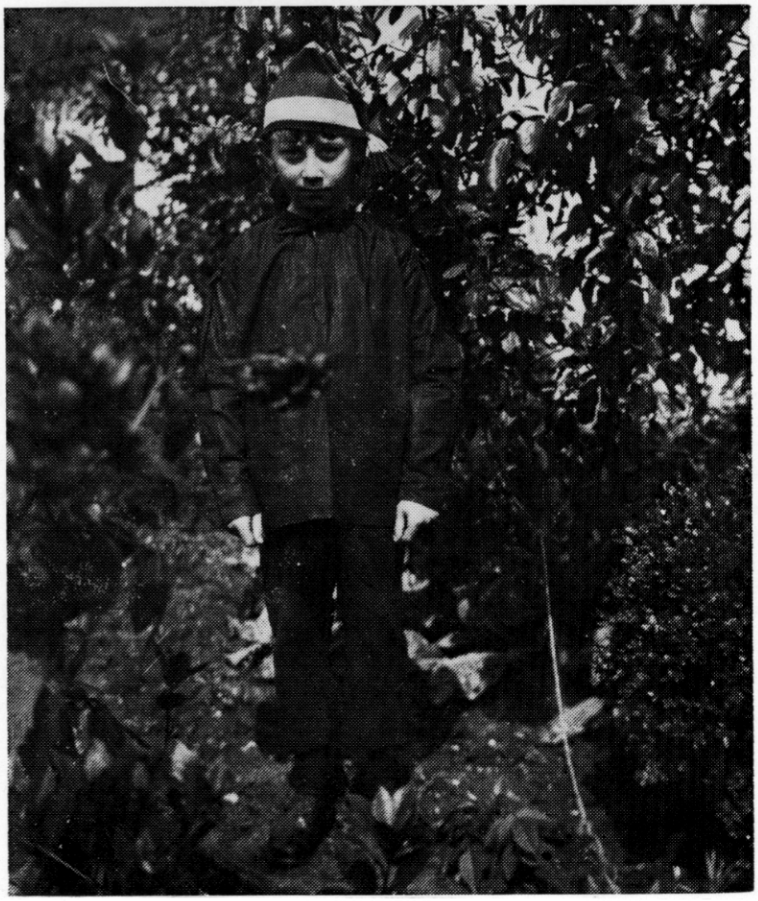
Il se forma à la « Longue Semaine », descendit par le Bilot et reprit le chemin Lillois-Hennuyères jusqu'à l'église.

Quelques cavaliers, guêtres et souliers brillants, l'air altier, ouvraient le cortège.

L'Administration communale suivait : échevins et conseillers entourant le bourgmestre ceinturé de l'écharpe tricolore.

Les anciens combattants portant leurs décorations, et les déportés venaient ensuite, drapeau en tête.

Voici les écoles sur deux files; elles sont encadrées par les chères sœurs Marie-Alphonse et Amélie.



Joseph Delallieux, un élève costumé figurant sur le char de l'école.

Le char représentant une salle de classe en 1830 suivait.

L'élève Henri Morlet coiffé d'une casquette de soie noire était à la chaire au pied de laquelle se trouvaient deux élèves à genoux affublés du bonnet d'âne.

Les autres, assis tout simplement par terre, une cassette sur les genoux, avaient l'air fort affairés.

Le groupe des moissonneuses suivait.

Fraîches, délurées, le chapeau de paille orné de coquelicots et de bleuets, une gerbe minuscule sous le bras, elles dansaient et chantaient au rythme de la « VALSE BRUNE » une composition de l'abbé Grégoire, curé de Haut-Ittre, poète à ses heures :

C'est la moissonneuse
Qui chante et revient rieuse
Et qui paraît tout heureuse
Portant son blé d'or
....
Le temps nous invite
Travaillons vite, vite
Et nous goûterons ensuite
La paix, le bonheur.

Le clou du cortège, c'était l'arbre du Centenaire : un érable-platane prometteur qui aujourd'hui couvre de son imposant ombrage le monument élevé à la mémoire des soldats et déportés morts pour la patrie. Sylvain Dernies, dit Lin-Lin, fermier à Toûn, en assurait le transport par « *bèrga* », un petit chariot bas sur roues que tirait une vieille jument enrubannée du col à la croupe.

La fanfare Saint Laurent sous la direction du clerc-sacristain ne tarissait pas de pas redoublés en attendant la Brabançonne finale.

L'arbre fut planté au milieu d'un silence religieux après un chant de circonstance exécuté par les enfants des écoles.

Ce fut enfin l'appel aux morts suivi du Last-Post et le cortège se disloqua.

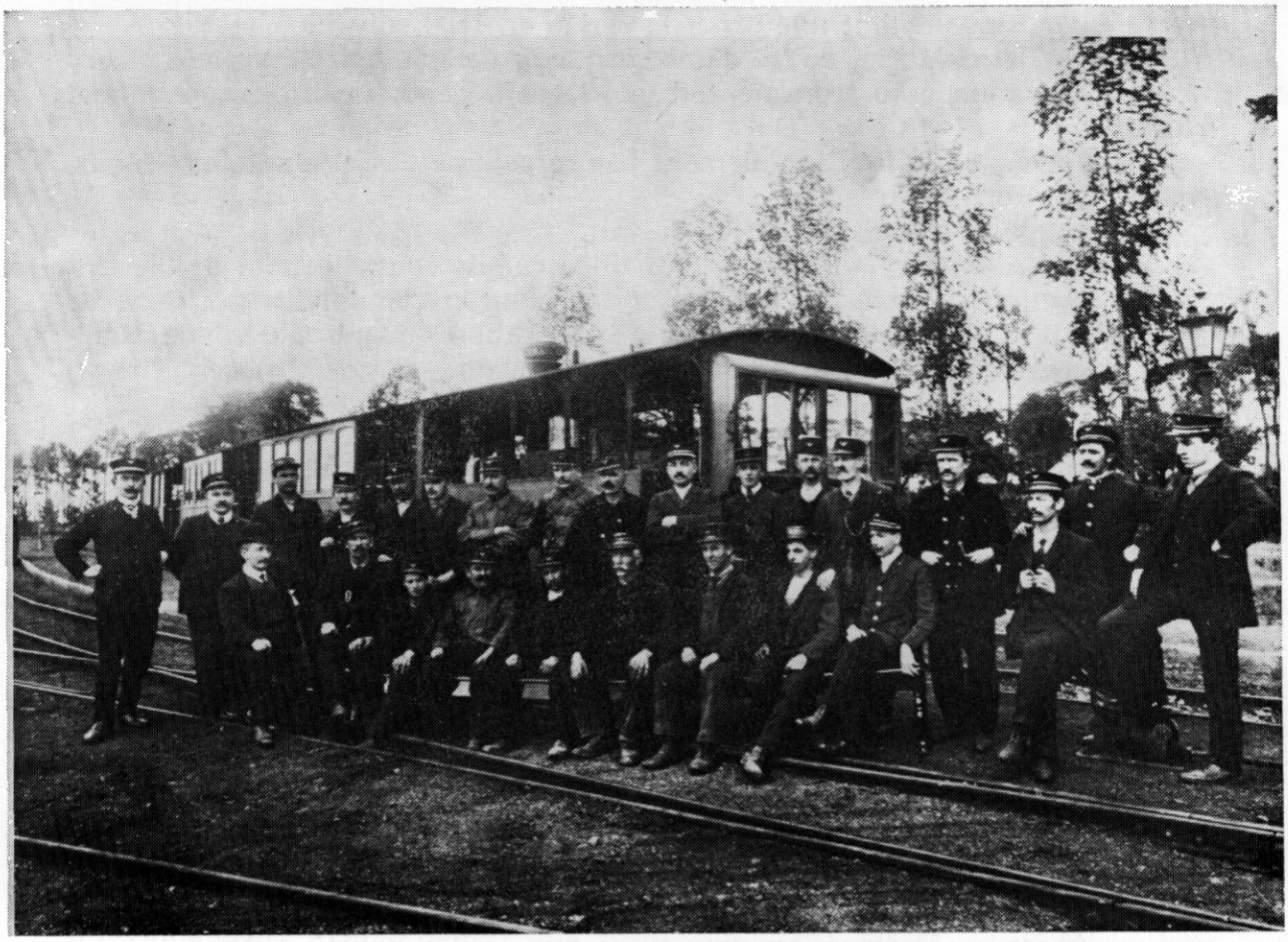
Un incident que je ne conterai que pour le prendre du côté comique est le suivant :

Il faut savoir qu'il avait été recommandé aux instituteurs par les autorités supérieures de donner par leur tenue et leur costume un caractère solennel à la cérémonie. Bon nombre de collègues, dont j'étais, portaient la redingote et il n'était même pas rare de voir un haut de forme. Nous en étions donc arrivés à la dislocation du cortège quand je vis s'approcher de moi un concitoyen plus ou moins en vue dans la commune et qui, de ce fait, avait figuré dans le cortège.

Je croyais qu'il venait me remercier ou, du moins, m'exprimer sa satisfaction. Pas du tout : il asséna un coup de poing sur mon chapeau en disant : « *Vos avez mi vo bûze.* »

« Pauvre sire, me dis-je. »

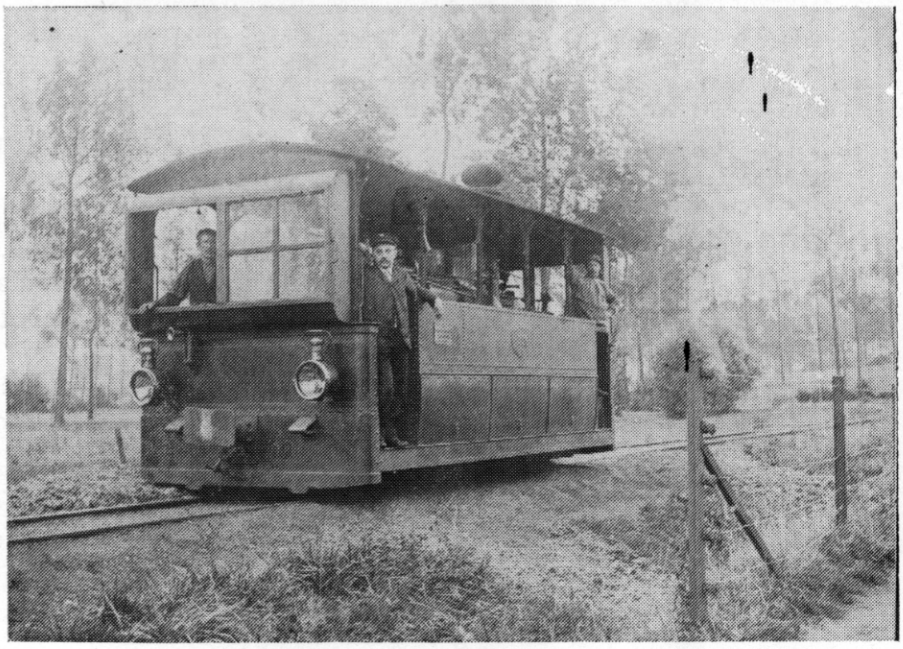
Joseph DOUMONT



LE TRAM DE CHEZ NOUS

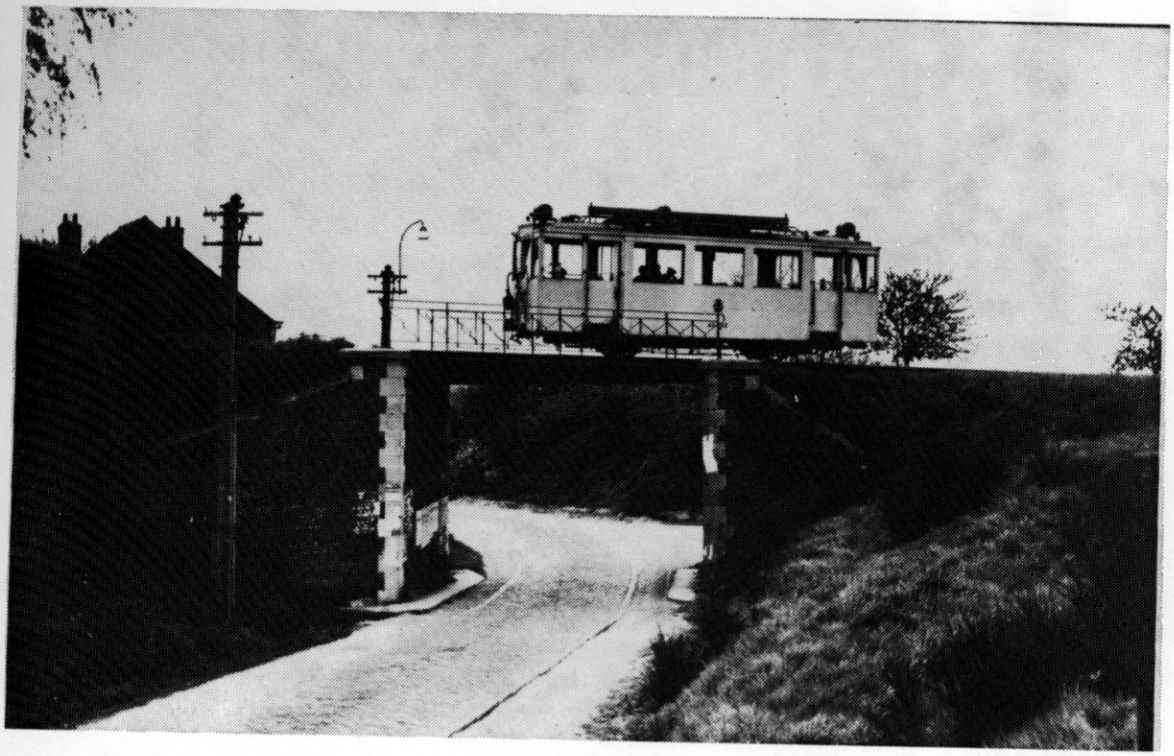
↑

Le personnel de la ligne Nivelles - Virginal - Braine-l'Alleud photographié à Bois-Seigneur-Isaac vers 1905.

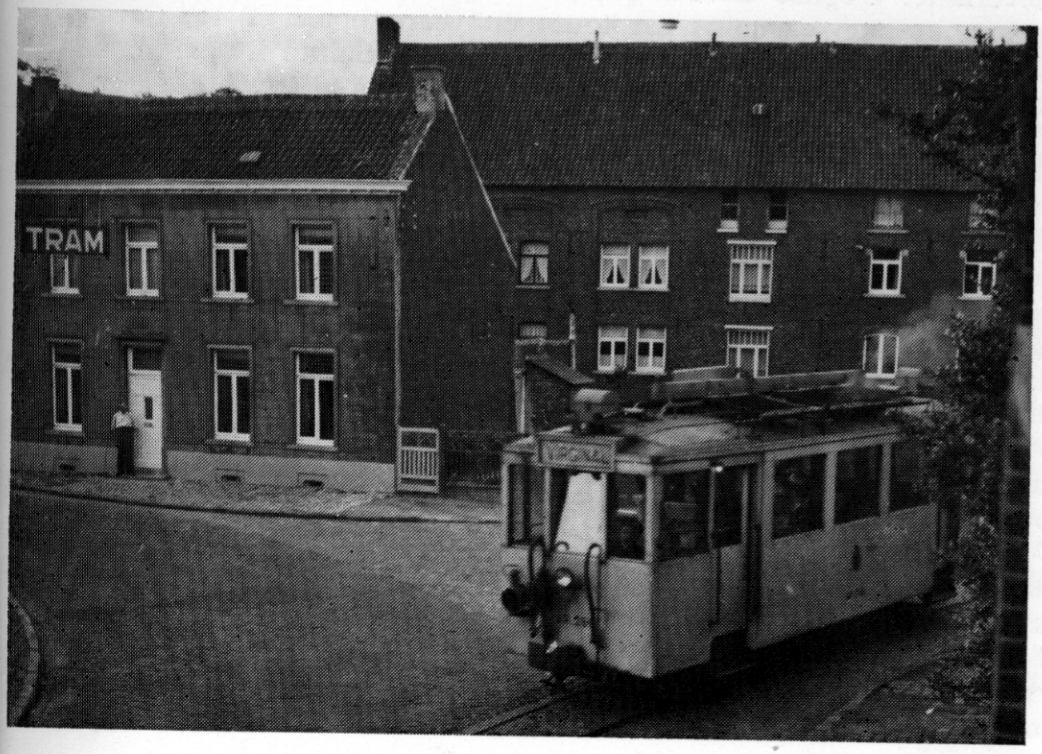


→

Une locomotive entre le « Pont d'amour » *(rue de Gaesbecq) et l'arrêt du* « liève ».



En haut, l'autorail à Virginal, au-dessus de la rue du Rouge Bouton (Collection Paul De Backer). Ci-dessous, le tram venant des Longs-Prés arrive à Ittre Village (Photo Guy Dubois).



UNE VISITE A FAUQUEZ

Nous avons reçu de M. Gilmant de Braine-le-Comte une lettre contenant de nombreux renseignements sur Fauquez. Nous la reproduisons ci après.

IL n'était pas égaré, car il pendait au mur dans une grande chambre à l'étage, qui garde précieusement des ustensiles de nos parents défunts. C'est un cadre ancien. Un cadre en bois noir, bordé d'un cordon doré et de toutes petites étoiles, de même ton. Dans ce cadre, un portrait de famille. Le portrait de mon grand-père, le père de mon père, né le 4 février 1843. Décédé en 1921. J'avais 14 ans.

Un portrait au fusain. Remarquable de ressemblance. Un homme qui parlait peu. A présent, le cadre et son image sont dans notre vie de tous les jours. Mon aïeul, dans son cadre, est prêt à parler.

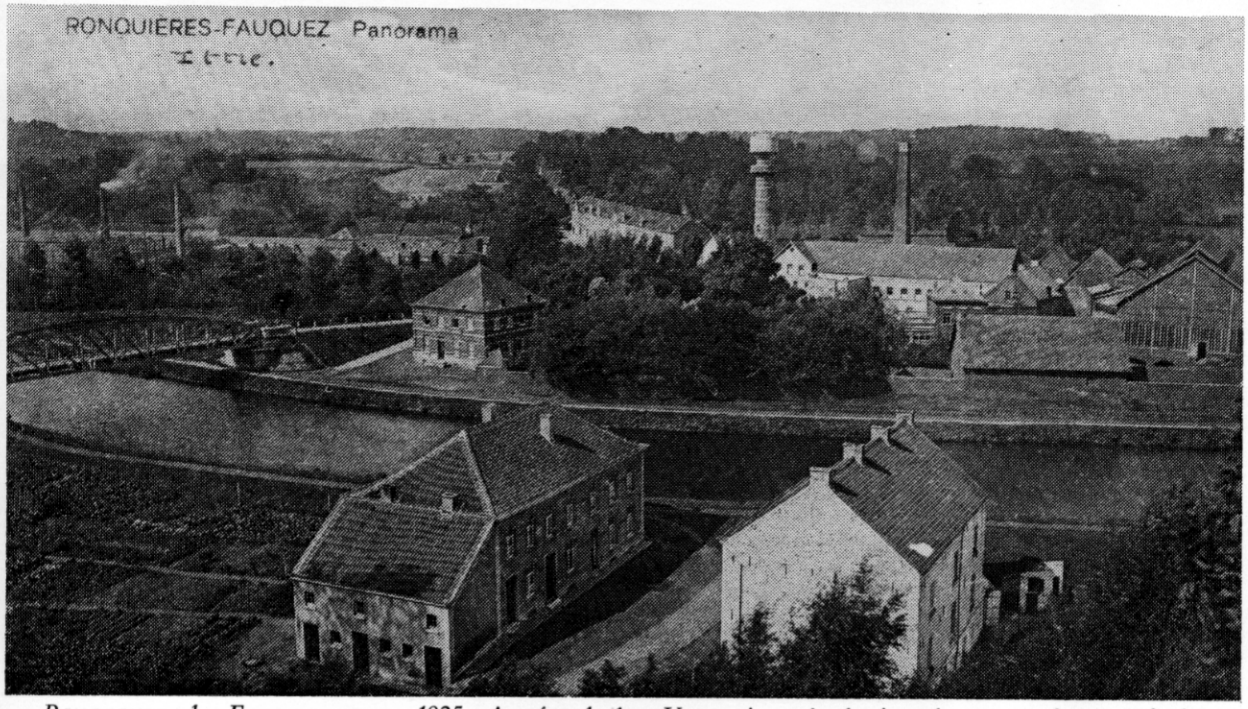
Il pourrait me répéter que sa sœur, il y a plus de cent ans, à la sauvette, avait épousé l'Enfant de Giberne. Je vous ai narré cette belle histoire dans le numéro XXI, en 1975, de la présente revue. Et bien, ce portrait de mon grand-père paternel, tenez-vous bien, est signé par Arthur Brancart. Arthur Brancart, le fondateur des Verreries de Fauquez. Ces deux hommes étaient issus d'un même pays : le Borinage. Ils se connaissaient fort bien et étaient de bons amis.

Mon regretté père m'a maintes fois raconté toutes les vertus d'Arthur Brancart. Dans sa jeunesse, il avait fait divers métiers. Avant de venir, avec quelle réussite dans le courage et le travail, s'installer à Fauquez.

La fabrication du verre opale, à base de silice hydraté, est sorti de son imagination persévérante. L'église de Fauquez, l'intérieur, l'extérieur, construite de ses deniers et par ses soins est toute en verre opale. Y repose dans un cercueil de verre, une effigie de sainte Lutgarde. Sainte Lutgarde, cistercienne, née à Tongres en 1182 et décédée à l'abbaye d'Aywières le 12 juin 1246. Le joli sanctuaire qui abrite sainte Lutgarde a été saccagé par des vandales, par des mains impies, il y a peu de temps. Les paroissiens « Faulcuwéziens » en sont privés du culte et de la vénération de la sainte. *Nil admirari,* dit Horace, dans les Epitres.

Il y a une bonne soixantaine d'années déjà, pour notre affaire familiale, je visitais à Fauquez, près d'une vingtaine de maisons de commerce. Tout un village. Six cents ouvriers aux Usines et Verreries de Fauquez. Vers 16 h, à la sortie des établissements, je trinquais avec « Ma Pomme » et ses camarades. Les employés sortaient une demi-heure plus tard. Et on remettait ça. A la cantine. Chez le Canari. Le jardin de ce brave homme s'étalait entre le bâtiment de la cantine et la Sennette toute proche. Fier de son jardin, il ne venait pas à bout de malvacées. La petite fleur mauve de la plante émolliante et adoucissante est gracieuse. J'en ai rapporté à l'époque une racine pour mon jardin. J'étais prévenu. Je n'ai plus jamais été sans.

Après le travail, de l'autre côté du canal sur la colline, les gamins du quartier allaient jouer au football. Plus d'une fois, je suis monté sur le terrain où naguère les seigneurs de Fauquez occupaient un château. Il n'en existe plus rien. Cependant en ce temps, des fondations profondes, des murs en



Panorama de Fauquez vers 1925. Au fond, les Verreries. A droite du pont du canal, la cantine des ouvriers, A l'avant-plan du document à droite commencent les ruines du château-fort.

briques et en pierres témoignaient de l'existence ancienne de solides bâtiments. Du côté ouest, restait nettement tracé dans la montagne la rampe d'accès du château. Les grands travaux successifs du canal ont balayé tout cela. Mais allez donc vous rendre compte si, dans le sous-sol comme à Rheinardstein, le plus haut château de Belgique et le plus élevé, il n'y a pas de trésors ?

Dans la présente revue, des documents inédits, secrets, précieux, seront dévoilés sur l'écu des Herzelles et les seigneurs de Fauquez.

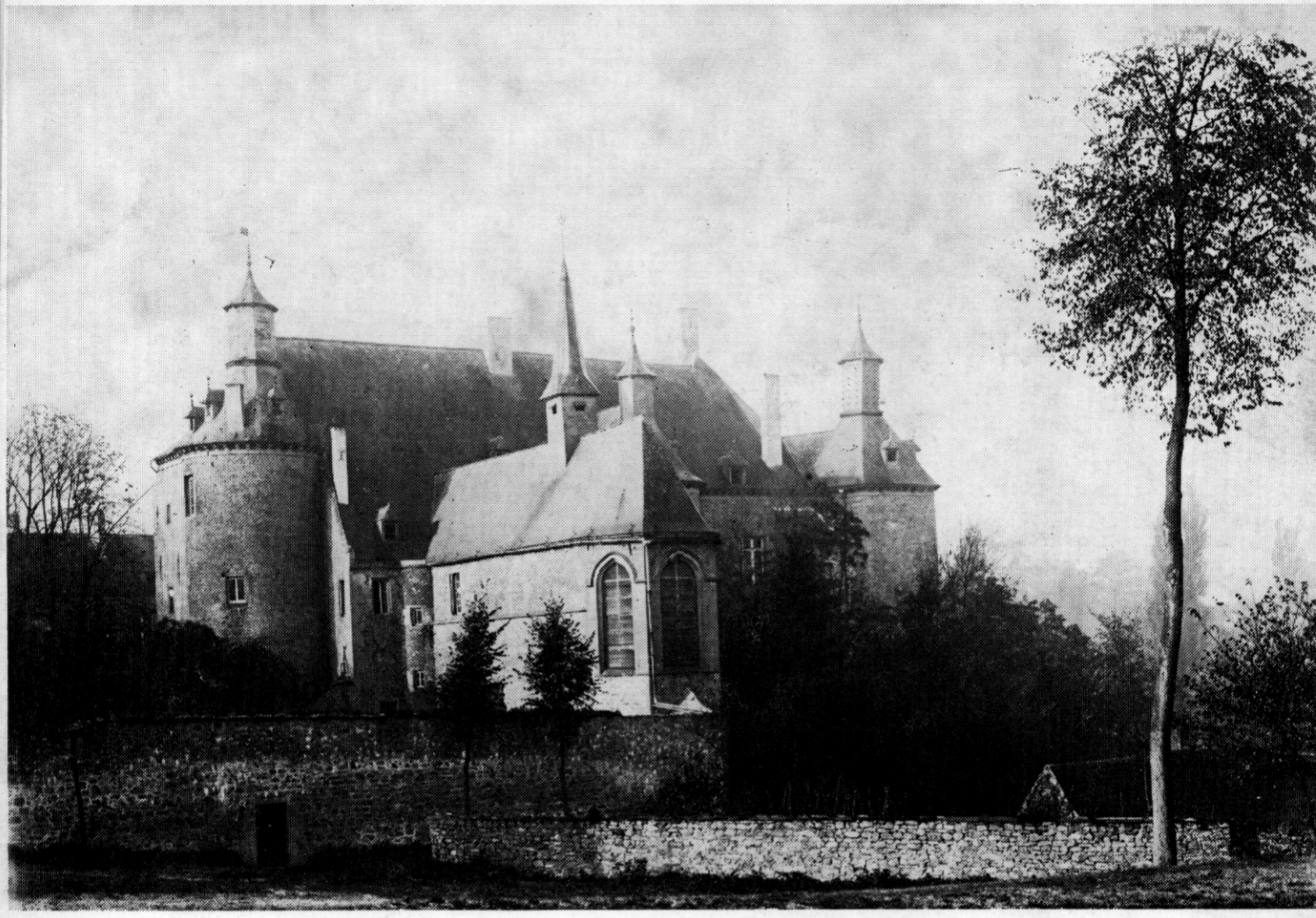
Je ne veux pas vous quitter, l'occasion en est trop belle, sans marquer ma reconnaissance à Madame Yvon Brancart. L'épouse d'un fils de Monsieur Arthur Brancart, qui m'a donné dans les années soixante, gracieusement, de nombreux objets décoratifs, fort appréciés, de fabrication artisanale, à l'effet de doter une tombola au profit d'œuvres pour les prisonniers de guerre.

Dans un cerisier du jardin, planté par mon père, né en 1880, le temps des cerises attire des ramiers venus du bois tout proche. Il faut être très, très matinal pour les remarquer. Je n'ai garde de les chasser. Les bruits de la ville qui s'éveille s'en chargent. J'accroche aux arbres des couennes de lard pour les mésanges. Je jette sur les chemins des petites graines pour les sansonnets, roitelets, rouges-gorges, merles. Je répands du froment pour les tourterelles audacieuses. Dès le 10 avril, j'attends « mes » hirondelles. Elles viendront tournailler dans l'air, reprendre leurs anciens gîtes en poussant leurs cris stridents. De bonheur et d'allégresse.

Pour notre régal dans l'éternel renouveau.

En attendant, je vais écouter les oiseaux, qui à l'approche de la belle saison, expriment leur juvénilité, en chantant.

Georges GILMANT



Une perspective moins connue du château-fort d'Ecaussinnes-Lalaing, dit le Haut Château ou Château d'En haut.
(Copyright A.C.L., Bruxelles).

MEMBRES DE SOUTIEN *(suite de la page 3)*

Monsieur Remi PONCIN, Braine-le-Château.
Monsieur et Madame Norbert POULAINT, Ittre.
Monsieur Alfred QUERTENMONT, Bruxelles.
Monsieur et Madame Yvon RAMPELBERG, Ittre.
Monsieur Jean STAUMONT, Virginal.
Monsieur Eric SUPPES, Bruxelles.
Monsieur et Madame Luc TAMIGNIAU, Ittre.
Monsieur et Madame Pierre TENNSTEDT, Braine-le-Comte.
Le Chevalier THYS, Grimbergen.
Monsieur Marcel VANDOREN, Bruxelles.
Monsieur et Madame Armand VANLANDEN, Ittre.
Monsieur François VANSTALLE, Hal.
Monsieur l'Abbé André VIN, Nivelles.
Monsieur et Madame Grégoire WARGNY, Waterloo.

Ed. responsable : J.-P. Cayphas, Ittre

Imp Havaux Nivelles